

En marge de la faillite du stalinisme :

La victoire de Lénine (II)

Note introductive

Nous publions ici la deuxième partie du texte visant à restituer les points forts de la politique des bolchéviks et de leur principal chef : V.I.Lénine. Après avoir situé l'importance d'un tel travail dans le contexte actuel de dénigrement/falsification tous azimuts de l'oeuvre de Lénine, nous avons abordé l'analyse -sur base même des textes de Vladimir Illitch- du mode de production prédominant en Russie avant la révolution de 1917 : le mode de production capitaliste. Nous avons ensuite abordé "Les acquis programmatiques d'Octobre 1917" par ceux dits "politiques"; "l'Etat prolétarien" et "La prédominance du parti"; nous continuerons notre cheminement en pointant les principales questions tant politiques "qu'économiques" auxquelles fut confrontée la dictature ouvrière ainsi que les leçons que nous pouvons en tirer aujourd'hui.

III. L'insurrection prolétarienne contre la guerre capitaliste.

A) L'insurrection en tant qu'art

"Pour réussir, l'insurrection doit s'appuyer non pas sur un complot, non pas sur un parti, mais sur la classe d'avant-garde. Voilà le premier point. L'insurrection doit s'appuyer sur l'élan révolutionnaire du peuple. Voilà un second point. L'insurrection doit surgir à un tournant de l'histoire de la révolution ascendante où l'activité de l'avant-garde du peuple est la plus forte, où les hésitations sont les plus fortes dans les rangs de l'ennemi... Voilà le troisième point. Telles sont les trois conditions qui font que, dans la façon de poser la question de l'insurrection, le marxisme se distingue du blanquisme. Mais dès lors que ces conditions se trouvent remplies, refuser de considérer l'insurrection comme un art, c'est trahir le marxisme, c'est trahir la révolution."
(Lénine. Le marxisme et l'insurrection. Oeuvres. T. XXVI. P.P. 13-14)

Ce texte est en fait une lettre de Lénine au Comité Central du Parti social-démocrate ouvrier de Russie (Bolchévik), rédigée durant la "Conférence démocratique", qui trace magistralement les conditions de l'insurrection tout en décrivant par avance la politique des bolchéviks en Octobre. Cette citation n'est nullement un écrit isolé mais fait suite à une lutte théorique intense menée par Lénine afin d'armer tant pratiquement que théoriquement le mouvement de classe qui se développait depuis plusieurs mois.

Déjà dans ses "Lettres de loin" écrites à Zurich, il s'acharnait à orienter les combats ouvriers vers la préparation de l'insurrection, point de passage obligé de la conception marxiste de la question militaire.

"Ne pas laisser rétablir la police! Garder bien en main les pouvoirs publics locaux! Créer une milice véritablement populaire embrassant le peuple tout entier et dirigée par le prolétariat!- telle est la tâche pressante, tel est le mot d'ordre de l'heure, qui répond pareillement aux intérêts bien compris de la lutte de classe ultérieure, du mouvement révolutionnaire ultérieur (...)"

(Lénine. Lettres de loin. Mars 1917. De la milice prolétarienne in Oeuvres. T.23. P.362)

Dans ses multiples écrits sur cette question, Lénine va développer deux points essentiels déjà mis en évidence par Marx, à savoir les conditions objectives et subjectives de l'insurrection armée et l'insurrection considérée comme un "art".

"... Or, l'insurrection est un art, comme la guerre, comme tout autre art; elle est soumise à certaines règles politiques, et le parti qui néglige ces règles court à sa perte. (...)

Premièrement, ne jouez jamais avec l'insurrection, à moins que vous ne soyez absolument prêts à faire face à toutes les conséquences de votre jeu. (...) En second lieu, une fois entrés dans la voie insurrectionnelle, agissez avec la plus grande décision et prenez l'offensive. La défensive est la mort de tout soulèvement armé; il est perdu avant de s'être mesuré avec ses ennemis. Surprenez vos adversaires lorsque leurs forces sont encore disséminées; préparez de nouveaux succès, même faibles, mais quotidiens; conservez l'ascendant moral que vous a valu le premier mouvement couronné de succès; ralliez autour de vous ces éléments indécis qui suivent toujours l'impulsion la plus forte et qui regardent toujours du côté le plus sûr; forcez vos ennemis à battre en retraite avant d'avoir pu grouper leurs forces contre vous; et, pour employer les paroles de Danton, le plus grand maître que nous connaissions de la politique révolutionnaire : de l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace!"

(Marx-Engels. Révolution et contre-révolution en Allemagne in La lutte des partisans. UGE. P.63)

Lénine reprend point par point ces recommandations qui sont l'abécédaire de la conception marxiste de l'insurrection :

"1) Ne jamais jouer avec l'insurrection, mais, en la commençant, être fermement décidé à aller jusqu'au bout.

2) Disposer obligatoirement d'une forte supériorité numérique au moment décisif et à l'endroit décisif

3) Une fois l'insurrection déclenchée, poursuivre l'offensive sans arrêt, avec la plus grande énergie. La défensive tue l'insurrection

4) L'ennemi doit être pris à l'improviste

5) *Chaque jour, il faut obtenir au moins de petits succès.*"

(Cité in Lénine de Gérard Walter. Ed. Albin Michel. P.351)

En fait, les points 1 et 2 sont la claire explicitation des conditions "objectives" de l'insurrection et, en ce sens, sont la justification marxiste de l'attitude de "temporisation" de Lénine lors des  v nements de Juillet où, précisément les points 1 et 2 n'étaient pas encore présents⁽¹⁾.

C'est seulement après le coup de Kornilov que la situation objective va changer et comme le note Lénine :

"Ayant obtenu la majorité dans les soviets des deux capitales, les bolchéviks peuvent et doivent prendre le pouvoir. Ils le peuvent 1 ) parce que la majorité active des éléments révolutionnaires y est suffisante pour entraîner les masses, vaincre l'ennemi, s'emparer du pouvoir et le maintenir, 2 ) parce qu'en proposant immédiatement aux peuples en guerre une paix démocratique, en remettant tout de suite la terre aux paysans, en reconstituant les institutions démocratiques, bafouées et avilies par Kerenski, les bolchéviks formeraient un gouvernement que personne ne serait capable de renverser (...)

Attendre qu'on ait chez les bolchéviks une majorité formelle, c'est naïf. Aucune révolution ne l'attend... L'Histoire ne nous pardonne pas si nous ne prenons pas le pouvoir tout de suite."

Et Lénine de se faire encore plus précis :

"Dans ces conditions, "attendre" est un crime. Les bolchéviks n'ont pas le droit d'attendre le Congrès des Soviets, ils doivent prendre le pouvoir immédiatement. Par là, ils sauveront et la révolution mondiale (car il est à craindre, surtout après les exécutions en Allemagne (cf. La répression sanglante de la mutinerie des marins de Kiel NDLR) que les capitalistes de tous les pays ne composent entre eux et ne s'unissent contre nous), et la révolution russe (car

⁽¹⁾ Pendant les  v nements de Juillet, Trotsky et Zinoviev retrouvèrent Lénine à la buvette du Palais de Tauride et Lénine demanda en riant : "Et si l'on essayait tout de suite" puis, aussitôt il ajoute : "Non. Impossible de prendre le pouvoir en ce moment. Actuellement cela ne réussirait pas."

si nous tardons, peut-être la vague montante de l'anarchie véritable sera-t-elle plus forte que nous), et la vie de centaines de milliers d'hommes sur le front.

Attendre est un crime. Attendre le Congrès des Soviets, c'est faire preuve d'un formalisme enfantin autant que déshonorant, c'est trahir la révolution."

(Lénine : "Lettre au Comité de Petrograd et au Comité de Moscou du POSDR -début octobre 17⁽²⁾, in Lénine : "Sur la route de l'insurrection". Ed. de l'Humanité. 1924)

C'est lors d'une réunion historique dans l'appartement prêté malgré lui par le menchévik Soukhanov que le Comité Central du parti bolchévik va enfin décider la préparation effective de l'insurrection. Encore une fois c'est Lénine qui va, seul, faire la différence et ce essentiellement contre la tendance Kamenev Zinoviev (ainsi que contre celle du légalisme soviétique de Trotsky). Les deux premiers vont alors développer publiquement (jusque dans les journaux bourgeois) une campagne de dénonciation de l'insurrection qui se prépare.

"Nous considérons comme un devoir de dire qu'au moment présent surtout, il serait des plus nuisibles de sous-estimer les forces de l'adversaire et de surestimer ses propres forces. Les forces de l'ennemi sont plus grandes qu'il ne semble. C'est Petrograd qui décidera de l'issue de la lutte; or, à Petrograd, les ennemis du parti prolétarien ont accumulé des forces considérables : cinq mille junkers très bien armés, parfaitement organisés, désirant ardemment et sachant se battre; ensuite l'état-major, les détachements de choc, les cosaques, une fraction considérable de la garnison, puis une très grande partie de l'artillerie, disposée en éventail autour de Petrograd. En outre, avec l'aide du Comité Central Exécutif, nos adversaires tenteront presque certainement d'amener des troupes du front."

(Kamenev et Zinoviev. "Sur le moment présent" in L. Trotsky. Les leçons d'Octobre. 1924)

Et dans une lettre parue dans "Novaïa Jizn", journal de Gorki du 18 octobre '17, Kamenev déclare :

⁽²⁾ Lettre écrite pour passer outre le Comité Central du Parti (auquel il donne par ailleurs sa démission afin de pouvoir directement s'adresser à la base du Parti) où se retrouvait une tendance temporisatrice anti-insurrectionnelle autour de Zinoviev et Kamenev mais également celle de Trotsky et ses amis des "inter-rayons" qui voulaient faire dépendre l'insurrection d'une légitimité formelle donnée par le II^{ème} congrès des Soviets.

"Non seulement Zinoviev et moi -mais une série de camarades trouvent que prendre l'initiative de l'insurrection armée au moment présent, avec la corrélation actuelle des forces, indépendamment du Congrès des soviets et quelques jours avant sa convocation, serait un acte inadmissible, funeste pour le prolétariat et la révolution."

Lénine, dans la clandestinité, qualifie l'acte de Zinoviev et Kamenev de "briseurs de grève", de "criminels" et déclare qu'il ne les considérait plus comme des camarades et demanderait leur exclusion du parti (cité in E.H. Carr, op. cit. p.103).

Face à ce contre-feu, divulgation et dénonciation publiques des plans insurrectionnels, Lénine va encore durcir sa position et utiliser celle, plus légaliste, de Trotsky qui fait dépendre la préparation de l'insurrection en tant que défense du pouvoir soviétique, de la création d'un comité militaire révolutionnaire, émanation du soviet de Petrograd. Cette manoeuvre permettra à Zinoviev et Kamenev de se "rallier" à la position de Trotsky et à désorienter un peu plus la bourgeoisie incapable de réagir et prête à croire toute déclaration la rassurant. Lénine, pour sa part, donne directement à la base du parti des consignes insurrectionnelles précises :

"Offensive simultanée et autant que possible brusque et rapide à la fois des quartiers ouvriers de la capitale, de Finlande, de Cronstadt. Attaque concertée par toute la flotte. Accumulation d'une écrasante supériorité numérique par rapport aux quinze ou vingt mille de nos "gardes bourgeoises" (les élèves-officiers) et de nos "Vendéens" (les cosaques)".

"Combiner nos trois forces principales : armée, marine, formations ouvrières de manière à ce que soient occupés et maintenus, au prix de n'importe quels sacrifices : 1° le téléphone, 2° le télégraphe, 3° les gares, 4° les ponts en premier lieu."

"Former d'éléments les plus combattifs (nos hommes de choc, la jeunesse ouvrière, les meilleurs matelots) des détachements en vue de l'occupation des postes les plus importants, des points névralgiques de la capitale. Consigne : plutôt mourir jusqu'au dernier que céder à l'ennemi."

(Lénine : in G.Walter. Op. cit. P. 351)

Ce sont ces consignes appliquées avec rigueur qui virent à Petrograd la victoire de l'insurrection sans quasiment aucun coup de feu tiré. Il s'agit du meilleur exemple de la fusion entre mouvements insurrectionnels spontanés des masses prolétariennes et complot préparé minutieusement par le parti permettant la réussite militaire de l'insurrection. C'est Trotsky qui, bien plus tard, va théoriser cette expérience historique unique :

"Ce qui vient d'être dit ne signifie pourtant pas du tout que l'insurrection populaire et la conspiration s'excluent l'une l'autre en toutes circonstances. Un élément de conspiration, dans telle ou telle mesure, entre presque toujours dans l'insurrection. Etape historiquement conditionnée de la révolution, l'insurrection des masses n'est jamais purement élémentaire. Même ayant éclaté à l'improviste pour la majorité de ses participants elle est fécondée par les idées dans lesquelles les insurgés voient une issue aux peines de l'existence. Mais une insurrection des masses peut être prévue et préparée. Elle peut être organisée d'avance. Dans ce cas, le complot est subordonné à l'insurrection, il la sert, facilite sa marche, accélère sa victoire. Plus élevé est le niveau politique d'un mouvement révolutionnaire, plus sérieuse est sa direction, plus grande est la place occupée par la conspiration dans l'insurrection populaire. (...) De même qu'un forgeron ne peut saisir de sa main nue un fer chauffé à blanc, le prolétariat ne peut, les mains nues, s'emparer du pouvoir : il lui faut une organisation appropriée à cette tâche. Dans la combinaison de l'insurrection des masses avec la conspiration, dans la subordination du complot à l'insurrection, dans l'organisation de l'insurrection à travers la conspiration, réside le domaine compliqué et lourd de responsabilité de la politique révolutionnaire que Marx et Engels appelaient "l'art de l'insurrection". Cela suppose une juste direction générale des masses, une souplesse d'orientation devant les circonstances changeantes, un plan médité d'offensive, de la prudence dans la préparation technique et de la hardiesse à porter le coup."

(Trotsky. Histoire de la révolution russe. T.2. 1930. Ed. du Seuil. P.P. 542-543)

Telle est l'oeuvre fondamentale et incontestable de Lénine, telle est la raison de la haine de classe de la bourgeoisie qui le poursuit jusqu'à ce jour. Telle est la raison pour laquelle, pour les véritables marxistes révolutionnaires, Lénine est et restera le plus grand chef de la seule révolution prolétarienne véritablement aboutie à ce jour.

La comparaison entre l'insurrection de Petrograd où les directives de Lénine ont été scrupuleusement appliquées et celles de Moscou, où le parti était oscillant, est pour le moins significative; à Petrograd l'insurrection fut victorieuse en une nuit sans quasiment aucun affrontement alors qu'à Moscou, le manque de décision des insurgés provoqua des semaines d'affrontement et des centaines de morts.

"A Moscou, l'insurrection fut beaucoup plus prolongée et causa plus de victimes. La raison en est dans une certaine mesure que la garnison de Moscou n'avait pas suivi une préparation révolutionnaire comme la garnison de Petrograd."

(Trotsky. Les leçons d'Octobre. 1924)

Encore une fois, il ne s'agit pas pour notre mouvement de répéter des recettes mais de dégager les lignes de force invariantes de la conception marxiste de l'insurrection armée, de la fusion entre les masses insurgées et du parti en tant que minorité agissant le complot; sans aucun fétichisme des formes d'organisation. Deux leçons erronées ont été tirées de ces événements. La première est le légalisme soviétique, qui nie la fonction de déclencheur et d'artificier du parti tombant en cela dans l'erreur social-démocrate et la seconde -symétrique- qui fait du parti le "deus ex machina" de l'insurrection et retombe dans l'erreur blanquiste. L'exemple historique a contrario d'Octobre 17 est celui de l'Allemagne révolutionnaire où, faute d'une claire direction partitiste s'appuyant réellement sur le mouvement d'avant-garde du prolétariat, organisé notamment au sein des "unions" mais aussi des syndicats réformistes qu'il fallait à tout prix influencer dans ce sens (application de la tactique du front unique syndical à la base), le mouvement révolutionnaire tomba d'une erreur dans l'autre. Entre 1918 et 1921 il n'a pas su s'appuyer avec énergie sur le mouvement révolutionnaire des masses⁽³⁾, puis il est tombé dans l'erreur blanquiste lors des insurrections

⁽³⁾ L'action de mars de 1921 fut ainsi le chant du cygne du mouvement révolutionnaire en Allemagne déjà acculé sur une position défensive. L'I.C., ou du moins son exécutif (Zinoviev), confondra en Mars 1921 une vague de grèves économiques défensives à fort potentiel combatif avec le déclenchement de l'insurrection; forcera le mouvement pour ensuite l'abandonner jetant ainsi, encore plus de désarroi au sein des masses ouvrières. La "recette" d'Octobre fut ainsi artificiellement appliquée (et ce de manière pour le moins chaotique) à une situation qui, objectivement, n'était plus révolutionnaire déformant le mouvement défensif du prolétariat en lui donnant un objectif insurrectionnel qu'il ne pouvait pas assumer. Encore une fois, l'héroïsme des masses ne fit pas défaut mais c'est le manque d'une claire compréhension de la situation qui

manquées de 1923. C'est le "chien sanglant" Noske en personne qui tirera par ailleurs les leçons de la première erreur :

"Si les foules avaient eu des chefs décidés, sachant ce qu'ils voulaient, au lieu de beaux-parleurs, elles auraient été maîtresses de Berlin ce jour-là vers midi."

(Noske. Souvenirs 1918)

Nous développerons, dans d'autres travaux, la question de la révolution manquée en Allemagne, analyse complémentaire à celle de l'insurrection bolchévique victorieuse en Octobre 17 car au travers de l'exemple négatif se retrouvent, dialectiquement et de manière encore plus lisible, les éléments centraux, les réelles victoires théoriques et pratiques de l'insurrection soviétique. Soulignons sur ce point ce que nous notions déjà dans le chapitre consacré à la question de l'Etat; la supériorité de Lénine réside à tout moment dans sa juste appréciation de l'état des forces, dans sa claire compréhension du mouvement réel et des formes contingentes d'organisation que celui-ci se donne. Contre les tenants hystériques du parti "havre de paix", coupé à jamais de sa réalité essentielle, le mouvement spontané des masses et son organisation soviétique, rappelons à dessein :

"Mais croire que par le jeu de ces forces, même extrêmement bien organisées et sur une vaste échelle, on peut changer les situations et provoquer, à partir d'une situation de stagnation, le déclenchement de la lutte générale révolutionnaire, est encore une conception volontariste qui ne peut ni ne doit avoir sa place dans les méthodes de l'Internationale marxiste. On ne crée ni les partis, ni les révolutions. On dirige les partis et les révolutions, en unifiant toutes les expériences révolutionnaires utiles à l'échelle internationale, afin d'assurer le maximum de chances de victoire du prolétariat dans la bataille qui est l'aboutissement inévitable de l'époque historique que nous vivons. Telle nous semble devoir être la conclusion."

(Parti et action de classe. Rassegna Comunista. 1921 in Parti et Classe. Ed. Programme Communiste. P.65)

ruinera une fois de plus les chances de la reconstitution d'un puissant mouvement révolutionnaire en Allemagne.

C'est quelques années plus tard que Lénine va formuler définitivement les conditions objectives et subjectives de la période révolutionnaire dont l'insurrection armée est le point culminant indispensable. Il définira ainsi la situation révolutionnaire :

"La loi fondamentale de la révolution, confirmée par toutes les révolutions et notamment par les trois révolutions russes du XX^{ème} siècle, la voici : pour que la révolution ait lieu, il ne suffit pas que les masses exploitées et opprimées prennent conscience de l'impossibilité de vivre comme autrefois et réclament des changements. Pour que la révolution ait lieu, il faut que les exploités ne puissent pas vivre et gouverner comme autrefois. C'est seulement lorsque "ceux d'en bas" ne veulent plus et que "ceux d'en haut" ne peuvent plus continuer de vivre à l'ancienne manière, c'est alors seulement que la révolution peut triompher. Cette vérité s'exprime autrement en ces termes : la révolution est impossible sans une crise nationale (affectant exploités et exploités). Ainsi donc, pour qu'une révolution ait lieu, il faut : premièrement, obtenir que la majorité des ouvriers (ou, en tout cas, la majorité des ouvriers conscients, réfléchis, politiquement actifs) ait compris parfaitement la nécessité de la révolution et soit prêt à mourir pour elle; il faut ensuite que les classes dirigeantes traversent une crise gouvernementale qui entraîne dans la vie politique jusqu'aux masses les plus retardataires (l'indice de toute révolution véritable est une rapide élévation au décuple, ou même au centuple, du nombre d'hommes aptes à la lutte politique, parmi la masse laborieuse et opprimée, jusque là apathique) qui affaiblit le gouvernement et rend possible pour les révolutionnaires son prompt renversement."

(Lénine. La maladie infantile du communisme. Op.cit. P.87)⁽⁴⁾

⁽⁴⁾ Ces indications peuvent paraître "évidentes", voire "banales" mais elles constituent une arme critique fondamentale à la fois contre les différents courants opportunistes du pacifisme et du démocratism (même "ouvrier") et contre les courants petits-bourgeois du "réformisme armé" qui, outre la négation évidente des conditions mêmes d'une période révolutionnaire, liquident de facto la conception marxiste de l'insurrection lui substituant celle de la "guerre populaire prolongée" ou "la stratégie de la lutte armée", camouflages idéologiques de la plus triviale guerre inter-bourgeoise. Ces groupes, pour survivre aux coups de la répression, sont à la longue amenés à s'enfermer eux-mêmes dans un camp capitaliste pour mener la lutte contre l'autre. Ils deviennent ainsi des avant-postes de la guerre impérialiste.

B) La guerre capitaliste comme prélude à la révolution prolétarienne

Dans l'évolution des conditions ouvrant la période révolutionnaire et précisant le moment où "ceux d'en bas" ne veulent plus et "ceux d'en haut" ne peuvent plus, intervient de manière prépondérante le déterminant de la crise économique et sociale. A chaque exemple insurrectionnel que notre histoire de classe a connu, la guerre impérialiste a été un facteur décisif mais non suffisant (et nous espérons non nécessaire) aux déclenchements des mouvements révolutionnaires (1870, 1905, 1917...).

Le véritable point de départ théorique de la victoire de l'insurrection d'Octobre se trouve dans les prises de position de Lénine concernant la guerre inter-bourgeoise de 1914 et du passage définitif de la social-démocratie internationale dans le camp de la contre-révolution. En ce sens, il est fondamentalement impossible de comprendre la victoire d'Octobre sans la situer dans le cadre de la guerre capitaliste et donc dans celui de la stratégie de la lutte contre la guerre par la révolution concrètement basée sur la tactique du défaitisme révolutionnaire.

Comme le résume parfaitement Trotsky :

"La guerre interrompt le mouvement révolutionnaire, l'ajourna, puis l'accéléra à l'extrême."

(Trotsky. Les leçons d'Octobre. Op. cit.)

L'aspect central de cette question avait également été souligné par Lukacs lorsqu'il analysait la "pensée de Lénine" :

"La question posée par la situation historique du prolétariat ne consiste pas à choisir entre guerre et paix, mais entre guerre impérialiste et guerre contre cette guerre, à savoir la guerre civile. La nécessité de la guerre civile, comme moyen de défense du prolétariat en face de la guerre impérialiste, naît comme toutes les formes de lutte du prolétariat, des conditions de lutte que l'évolution de la production capitaliste et de la société bourgeoise imposent au prolétariat (...). Lénine a été le seul à reconnaître déjà en 1905 que la grève de masse ne suffit pas comme arme de la lutte décisive. En évaluant l'insurrection manquée de Moscou comme étape déterminante et en essayant d'en retenir les

expériences concrètes, alors que Plékhanov prétendait qu'"on n'aurait pas dû prendre les armes", il a déjà fondé théoriquement la tactique nécessaire du prolétariat dans la guerre mondiale. Car la phase impérialiste du capitalisme et surtout son apogée dans la guerre mondiale, montrent bien que le capitalisme est entré dans la période qui doit décider de sa survie ou de sa disparition."

(Lukacs. Op. cit. P.70-71)

Comme notre mouvement le notait jadis :

"Dès que cette crise atteint l'Etat en profondeur, elle devient politique. A ce moment, s'affirme l'emprise du communisme comme programme sur de larges fractions d'opprimés, le parti se renforce, la situation est pré-révolutionnaire. Enfin, au moment précis où tous ces éléments passifs et actifs atteignent le point de fusion, la lutte économique se mue massivement en lutte politique pour le pouvoir ouvrier avec le parti communiste à sa tête s'appuyant sur un réseau consistant d'organes de défense, d'organes politiques et militaires de la classe insurgée. La situation sera alors révolutionnaire. Pendant ce temps le défaitisme révolutionnaire dans les conditions de la guerre capitaliste aura rempli son rôle de passerelle tactique d'une phase à l'autre. Il aura réussi à transformer la guerre inter-capitaliste en défaite de la bourgeoisie puis en guerre civile."

(M.C. n°2. De l'annexion du Koweït à la campagne d'Irak : évaluations et prospective. P.19)

La guerre mondiale de 1914 a été ainsi à la fois un fantastique coup d'arrêt à la maturation révolutionnaire des mouvements ouvriers, finalisant le passage de la social-démocratie dans le camp de l'ennemi, et la condition objective (crise économique et sociale atteignant l'Etat bourgeois en profondeur) pour que s'impose aux masses la perspective révolutionnaire. Seul Lénine et son petit noyau d'internationalistes a, dès le début des hostilités, analysé d'un point de vue de classe ce que signifiait pour le prolétariat le déclenchement de la guerre capitaliste :

"Pour nous, social-démocrates révolutionnaires, une question domine ces trois hypothèses (analyse des 3 hypothèses concernant l'issue de la guerre : 1) La Russie remporte la victoire 2)La Russie ne remporte pas de victoire décisive

3)Le tsarisme subit une défaite militaire (encore une fois analyse matérialiste et non indifférentiste pour le prolétariat de ces différentes issues NDLR). Les forbans internationaux qui ont déchaîné le cataclysme s'en tireront-ils indemnes? les prolétaires de quelques pays ne réussiront-ils pas, indépendamment du cours des opérations militaires, à ouvrir l'ère de la guerre civile? Leur protestation ne gagnera-t-elle pas d'autres pays? Ne verrons-nous pas, dès maintenant, le mouvement prolétarien déjouer d'un seul coup tous les desseins impérialistes? Notre tâche principale est de travailler, dès aujourd'hui, inlassablement, à ce qu'il en soit ainsi, à ce que la première guerre impérialiste devienne au plus tôt le commencement de la guerre civile."

(Zinoviev. "La guerre et les destinées de notre émancipation". 12 février 1915, in Lénine-Zinoviev. Contre Le Courant. T.1. P.68)

C'est à ce travail inlassable que va passionnément s'attacher Lénine. Les différentes étapes sont connues et passent par la lutte fractionnelle contre le pacifisme et le centrisme lors notamment des conférences de Zimmerwald et de Kienthal. La position de Lénine est claire :

"Les merdeux s'assembleront, diront qu'ils sont "contre la politique du 4 août", "pour la paix", "contre les annexions" et aideront ainsi la bourgeoisie à étouffer l'esprit révolutionnaire qui se réveille."

Lénine résume ainsi son plan d'action :

"Aller à la conférence si on nous appelle. Unir, au préalable, les gauches, partisans d'une action révolutionnaire contre les gouvernements de leurs pays. Présenter aux merdeux kautskistes notre projet de résolution. Notre c'est-à-dire: les Hollandais, plus nous, plus les Allemands de gauche, plus zéro, mais cela n'a pas d'importance car, avec le temps, zéro deviendra tout."

(Cité in G. Walter. P.241)⁽⁵⁾

Le noyau de la future Internationale Communiste va ainsi se former autour de l'"Union Zimmerwaldienne" regroupant, outre les Bolchéviks, la Gauche radicale

⁽⁵⁾ C'est à cette occasion que Lénine s'est vu traiter par les "merdeux" d'anarchiste et d'Hervéiste car *"C'est trop commode de lancer des appels révolutionnaires aux masses, après s'être réfugié à l'étranger"* dicit Ledebour, Serrati et Merrheim (idem p.245).

allemande, Borchardt et les "Lichstrahlen" (dont Radek), le Suisse Platten et, plus marginalement, les Hollandais (Pannekoek, Wijnkoop...).

La formalisation de l'IC en tant que parti mondial de la révolution en 1919 est ainsi intrinsèquement liée à la question centrale de "l'actualité de la révolution", actualité dont le déterminant le plus important ("surdéterminant") est incontestablement la question de la guerre capitaliste tandis que la seule réponse prolétarienne adéquate à cette guerre est la révolution mise en oeuvre par la réalisation de la tactique du défaitisme révolutionnaire.

Ces questions seront l'ossature même du programme révolutionnaire synthétisé magistralement en 1917 dans les "Thèses d'Avril". Ces thèses marquent pour Lénine le dépassement de la contradiction qui opposait théoriquement ici et là formellement la bourgeoisie russe au tsarisme (et qui avait fondé en son temps la tactique de Lénine dite de la "dictature démocratique du prolétariat et de la paysannerie") au profit de la contradiction fondamentale qui oppose le soviet à la bourgeoisie, c.-à-d. le contenu capitaliste du gouvernement tsariste à certaines de ses formes surannées, devant nécessairement déboucher sur une révolution prolétarienne socialiste.

"1. Notre attitude envers la guerre qui, du côté russe, sous le nouveau gouvernement Lvov et Cie, en raison du caractère capitaliste de ce gouvernement, est incontestablement restée une guerre impérialiste de brigandage, n'admet aucune concession, si minime soit-elle, au "défensisme révolutionnaire"⁽⁶⁾.

A une guerre révolutionnaire qui justifierait réellement le défensisme révolutionnaire, le prolétariat conscient ne peut donner son consentement qu'à la condition :

A) Du passage du pouvoir entre les mains du prolétariat et des éléments pauvres de la paysannerie, proche du prolétariat;

B) De la renonciation effective et non en paroles à toutes les annexions;

*C) De la rupture complète, effective, avec tous les intérêts du Capital.
(...)*

⁽⁶⁾ Cette politique impliquait l'appui "critique" au gouvernement capitaliste et donc à la continuation de la guerre capitaliste au nom de la révolution de février. Elle était l'apanage des menchéviks mais également de bon nombre de bolchéviks dont Kamenev, Zinoviev, Staline et les ci-devant "vieux bolchéviks".

5. Non pas République parlementaire -le retour à celle-ci après les Soviets de députés ouvriers serait un pas en arrière- mais République des Soviets de députés ouvriers, salariés agricoles et paysans, dans le pays entier, de bas en haut. (...)

9.B) Modifier le programme du Parti, principalement :

1) Sur l'impérialisme et la guerre impérialiste

2) Sur l'attitude envers l'Etat et notre revendication d'un "Etat-Commune" (c.-à-d. d'un Etat dont la Commune de Paris a été la préfiguration)

3) Corriger l'ancien programme minimum qui a vieilli.

C) Changer la dénomination du Parti (au lieu de "social-démocrate" dont les chefs officiels -"défensistes" et "kautskistes hésitants"- ont trahi le socialisme dans le monde entier et sont passés à la bourgeoisie, il faut s'appeler Parti Communiste).

10. Rénover l'Internationale. Prendre l'initiative de la création d'une Internationale révolutionnaire, d'une Internationale contre les social-chauvins et contre le "centre".

(Lénine. "Les thèses d'Avril" in M. Ferro La Révolution Russe de 1917. Flammarion. P.P. 130-132).

Ce qu'il y a de fondamental dans ces thèses, outre le caractère prévisionnel du programme de l'action révolutionnaire de 1917, c'est qu'elles tracent dès cette époque ce qui va être l'oeuvre pratique des Bolchéviks. N'en déplaise à tous les "il n'y a qu'à" de l'ultra-gauche, il s'agit là de l'exposé synthétique de l'action que les Bolchéviks vont mener au pouvoir compte tenu des réalités de la situation des années '20. Il y a réelle continuité programmatique et d'action de Lénine avant et après la prise du pouvoir (comme nous le verrons ultérieurement) dans le cadre des marges de manoeuvre déterminées par la situation de la Russie. Chaque élément factuel de discontinuité est, en ce sens, matériellement explicable (et non justifiable en soi) du fait des rapports de force existants, et non selon la logique formelle de la "trahison" voire du "machiavélisme" de Lénine. Le propre même de l'infantilisme petit-bourgeois et de son corollaire le radicalisme de la phrase, est le refus de tenir compte de ces rapports de force (et donc de la nécessité de certains compromis tels que Lénine les définit) au nom de déclarations abstraitement et

apparemment correctes mais concrètement et souvent théoriquement erronées. Ce que tous ces doctrinaires aux gants blancs reprochent le plus à Lénine, c'est justement d'avoir réussi une révolution prolétarienne dans une situation "impure" alors qu'eux rêvent d'une situation "pure" (et donc irréaliste) comme condition à la réussite d'une révolution prolétarienne qu'ils ne verront jamais. Vieille problématique à laquelle Trotsky répondit :

"Ces critères ne disent pas, cela va de soi, ce qui est permis ou inadmissible dans une situation donnée. Il ne saurait y avoir de pareilles réponses automatiques. Les questions de morale révolutionnaire se confondent avec les questions de stratégie et de tactique révolutionnaire. L'expérience vivante du mouvement, éclairée par la théorie, leur donne la juste réponse.

Le matérialisme dialectique ne sépare pas la fin des moyens. La fin se déduit tout naturellement du devenir historique.

Les moyens sont organiquement subordonnés à la fin.

La fin immédiate devient le moyen de la fin ultérieure."

(L. Trotsky. Leur morale et la nôtre. 1938. Ed. Pauvert. PP.97-98)

Pour revenir à la question de la guerre et des conditions générales nécessaires à l'éclosion d'une situation révolutionnaire, il n'y a là aussi aucune règle absolue qui déterminerait a priori la guerre capitaliste comme condition obligée de la révolution prolétarienne. De notre point de vue, la variable d'une révolution se déclenchant pour empêcher une guerre reste dans l'ordre des possibilités concrètes. Seulement, ce que nous constatons à la lumière de l'expérience historique, c'est que jusqu'à présent ce schéma s'est systématiquement vérifié; chaque mouvement communiste d'importance s'est affirmé pendant (et contre) une situation de guerre capitaliste, que cela soit la Commune de Paris (guerre Franco-Prussienne), 1905 (guerre Russo-Japonaise) ou bien entendu Octobre 1917 (1^{ère} Guerre Mondiale). Les différents mouvements concomitants (Allemagne, Hongrie, Italie...) jusqu'au "contre-exemple" de la guerre d'Espagne, sont des mouvements prolétariens insurrectionnels qui se virent transformés, du fait même de leurs faiblesses programmatiques et de l'absence d'une claire direction de Parti, en une guerre "civile" inter-capitaliste⁽⁷⁾.

⁽⁷⁾ Voir sur cette question notre nouvelle édition de la brochure "Barcelone-Mai 37 : fascisme et antifascisme contre le prolétariat", republication de textes d'époque de la gauche communiste.

La récurrence de ces phénomènes nous incite donc à tenir particulièrement compte du modèle liant le déclenchement de la révolution prolétarienne à des moments de graves crises du mpc puis des périodes de guerre visant à imposer une solution capitaliste à ces crises. A contrario, ce qui ne s'est jamais passé, et ne se passera jamais, c'est la cristallisation d'une situation révolutionnaire suite à une guerre capitaliste qui aurait globalement atteint les objectifs de restructuration de l'appareil productif et de destruction de l'"ennemi". Rappelons qu' Octobre 17 mit fin, par une situation révolutionnaire à une guerre capitaliste, et ne faisait nullement suite à une guerre ayant atteint ses objectifs économiques. C'est cette confusion qui entraîna une partie de la gauche communiste d'Italie dans la croyance en une possibilité révolutionnaire en Italie à la fin de deuxième Guerre Mondiale et qui accéléra -par désillusion- l'éclatement politique de ce courant en une multitude de sectes de plus en plus décalées des réalités sociales et ressasant des acquis programmatiques -certes importants- mais concrètement inopérants (cf. la faillite pratique de ces courants lors de la reprise des mouvements classistes dans les années soixante).

Lénine fut un des seuls révolutionnaires de son époque à comprendre l'importance de la 1^{ère} Guerre Mondiale en tant que "déclencheur" de la révolution communiste à l'échelle internationale.

"Pour que la première, la grande Révolution de 1905 (...) ait conduit en douze ans à la (...) Révolution de 1917 (...), il a fallu encore, un grand, un vigoureux, un tout puissant "Régisseur". (...) Ce fut la guerre impérialiste mondiale."

(Lénine. Oeuvres. T. XXIII. PP. 326-327)

Et, de cette analyse, Lénine fut le seul à dégager la tactique du défaitisme révolutionnaire en tant que moyen de la transformation de cette guerre impérialiste en guerre civile révolutionnaire ponctuée par les insurrections.

"Elle (la guerre impérialiste) devait se transformer en guerre civile entre classes ennemies. Cette transformation a commencé avec la révolution de février-mars 1917..."

(Lénine. Idem. P.327)⁽⁸⁾

S'il fallait pointer un acquis incontournable de Lénine dans son "assaut du ciel" ce serait celui d'avoir été le seul à concrétiser la tactique du défaitisme révolutionnaire en tant qu'outil permettant le développement réel du mouvement révolutionnaire. Il s'agit là d'un acquis politique essentiel, fondateur de la politique communiste du vingtième siècle que seule la gauche communiste a défendu dans les limites qui lui étaient propres et qui aujourd'hui encore délimite de manière nette le camp prolétarien de celui de la bourgeoisie. Pour Lénine la guerre impérialiste mondiale de "repartage des marchés" et de "rapines" a clairement démontré que la bourgeoisie russe "anti-tsariste" était entrée dans la bataille pour un objectif radicalement opposé à celui du prolétariat (continuation de la guerre en fonction de sa liaison organique avec le capital financier anglo-français), faisant définitivement sauter le mythe d'une lutte "parallèle" pour la "révolution démocratique". La "rupture" de Lénine se situe à ce niveau, entraînant un combat mortel avec la vieille social-démocratie, intrinsèquement attachée à l'"étape" démocratico-bourgeoise. Partant, Lénine (et ses thèses d'Avril) ne marque pas de "rupture" dans le fond de son analyse stratégique mais bien plutôt un recentrage autour de la contradiction dynamique fondamentale qu'il a par ailleurs toujours mise en avant) : celle entre capitalisme (guerre inter-bourgeoise) et prolétariat (guerre civile révolutionnaire). Encore une fois, Lénine réalise sur cette question cruciale une avancée programmatique permise par sa compréhension de la situation concrète avec son rapport de forces spécifique et son idée "fixe", l'actualité de la révolution prolétarienne, axe invariant de la pensée de Lénine qui, seul, permet de comprendre son plan stratégique d'ensemble.

Mais le binôme guerre-révolution et sa dialectique ne prennent pas fin avec la victoire insurrectionnelle, bien au contraire; si le rapport de forces change avec

⁽⁸⁾ En revanche, il est important de souligner que Trotsky n'arriva jamais à une telle compréhension, se limitant à celle de la revendication de la paix (position impitoyablement critiquée par Lénine comme opportuniste et centriste. Pierre Broué note : *"Trotsky repousse la formule de Lénine sur le "défaitisme révolutionnaire" comme dangereuse et incompréhensible, obstacle réel à la mobilisation des masses dans la lutte contre la guerre, c.-à-d. pour la paix"* (P. Broué. Trotsky. Ed. Fayard. P. 151). Cette position se manifesta à Zimmerwald où Trotsky tenta la conciliation entre la gauche et la droite; mais, plus fondamentalement, ce rejet de la tactique "défaitiste révolutionnaire" va devenir avec les épigones de Trotsky une constante conduisant ce courant à participer à tous les conflits impérialistes au nom soit de la défense de l'URSS, soit d'un choix "obligé" entre peste fasciste et choléra démocratique. Voir aussi le rôle des trotskistes "orthodoxes" de la IV^{ème} dans la résistance démocratique antinazie.

l'instauration de la dictature du prolétariat (pôle révolutionnaire); le pôle contre-révolutionnaire (la guerre) se développe symétriquement. La marge de manoeuvre du pouvoir prolétarien est ainsi objectivement limitée par l'approfondissement de la guerre civile et fait comprendre la politique ouvrière -notamment celle dite du "communisme de guerre"- comme unique politique valable, bien qu'étant en fait un "recul" relativement à celle de 1918, pour maintenir la dictature soviétique. (Nous développerons plus en détail ce point dans le chapitre sur la politique économique de la dictature du prolétariat). Ici, on assiste à l'émergence pratique d'une des lignes de force du marxisme révolutionnaire en opposition à tous ses détracteurs; le prolétariat au pouvoir ne lâche jamais ce pouvoir sans un combat acharné. Depuis Marx, en passant par tous les communistes conséquents, la question du pouvoir est une question centrale nous différenciant, entre autres, de l'anarchisme et du réformisme. Le prolétariat, ayant conquis de haute lutte le pouvoir politique ne s'en dessaisit jamais sans lutte; bien au contraire, c'est au travers de cette lutte que le prolétariat écrit ses plus belles pages d'histoire et permet aux révolutionnaires des générations suivantes de tirer un bilan programmatique de ces expériences qui représentent la seule vérification scientifique de la validité de la doctrine marxiste. Contrairement à toutes les autres classes révolutionnaires de l'histoire qui avaient comme moteur de leur action de transformation politique un mode de production déjà partiellement installé développant davantage les forces productives, le prolétariat ne possède que son pouvoir politique pour, progressivement, détruire le mpc dont il hérite. Cela procède de la période de transition durant laquelle le pouvoir politique est sa seule arme. Il installera ainsi un autre mode de production basé non sur la valorisation maximale de la valeur mais sur la satisfaction maximale des besoins humains. Boukharine schématise le processus dialectique révolutionnaire en quatre phases :

"I La Révolution idéologique. Les conditions économiques ruinent l'idéologie de la paix civile. La classe ouvrière prend conscience d'elle-même comme classe qui doit accéder au pouvoir. Le système idéologique de l'"impérialisme ouvrier" se brise. L'idéologie de la Révolution communiste, le "plan de travail" des actions futures, lui succèdent.

II La Révolution politique. La révolution idéologique se transforme en action, en lutte pour le pouvoir politique. L'appareil politique de la bourgeoisie, la puissante organisation de la machine d'Etat sont alors détruits. Un nouveau

système en prend la place, le système de la dictature prolétarienne, de la République des soviets.

III La révolution économique. La dictature prolétarienne dans laquelle se concentre la puissance de la classe ouvrière organisée en pouvoir d'Etat, sert de puissant levier au bouleversement économique. Les rapports de production capitalistes sont brisés. L'ancienne structure économique cesse d'exister. Les liens qui en subsistent sont détruits par la violence ("l'expropriation des expropriateurs"). Les éléments de l'ancien système sont absorbés dans de nouvelles combinaisons et un type nouveau de rapports de production prend naissance au cours d'un long et pénible processus. Le fondement de la société socialiste est posé.

IV La révolution technique. L'équilibre social relatif instauré grâce à la réorganisation de la structure sociale assure la possibilité d'un fonctionnement correct des forces productives, bien que sur des bases étroites au début. L'étape suivante est la révolution des méthodes techniques, à savoir l'accroissement des forces productives, la modification et le perfectionnement rapide de la technique sociale, rationalisée.

Il va de soi qu'en parlant de ces étapes du développement révolutionnaire, il s'agit du centre de gravité de toute étape historique, de son caractère prépondérant, des tendances typiques de la phase donnée. Dans ces limites, une telle loi interne révélée par voie déductive a aussi été confirmée par les expériences de la révolution prolétarienne russe. Une méconnaissance de cette succession de phases conduit à des conclusions proprement monstrueuses et théoriquement inconvenantes."

(N. Boukharine. Economique de la période de transition. 1920. EDI. PP. 101-102)

Cette donnée objective contraint le prolétariat révolutionnaire à imposer une dictature révolutionnaire grâce à son Etat tout en sapant progressivement, dans la mesure de ses possibilités déterminées par la réalité mondiale, la base économique capitaliste. Le pouvoir politique du prolétariat se présente comme révolutionnaire alors que, grâce à celui-ci, il agit dans la sphère économique par des réformes graduelles qui scandent le rythme et la durée de cette période de transition (développement des forces productives et étranglement de la loi de la valeur). C'est cette double réalité que l'anarchisme n'a jamais comprise, englué dans son doctrinarisme pré-scientifique et romantique. Comme le dit très justement Bordiga :

"La question du rapport entre la lutte politique pour le pouvoir et le développement des rapports de production est la question centrale du marxisme."

(Bordiga. Structure économique et sociale de la Russie d'aujourd'hui.)

Et, plus loin, il définit les traits du pouvoir bolchévique :

"Programme économique très bas parce que même la volonté révolutionnaire ne peut pas violer les conditions déterminées par le développement des forces productives. Dynamique révolutionnaire très haute, portée au plus haut potentiel que l'histoire de la société moderne ait vu jusqu'à aujourd'hui;"

(Bordiga. Id.)

C'est seulement dans ce cadre que peuvent se comprendre tous les événements, débats, polémiques qui ont agité le parti bolchévique durant la période de dictature révolutionnaire de '17 à '24. Il en va évidemment de même des multiples concessions et compromis que ce pouvoir dut faire à l'ennemi de classe pour, contre vents et marées, se maintenir debout dans l'attente de l'extension de la révolution dans l'Europe industrialisée et dans le reste du monde, unique perspective pour le développement du pouvoir ouvrier en Russie (nous reviendrons sur ces questions dans la suite de notre étude). Il en va encore de même pour la problématique guerre-révolution. C'est ce qui s'est dramatiquement joué autour du traité de Brest-Litovsk en 1918⁽⁹⁾ : soit maintien du pouvoir ouvrier

⁽⁹⁾ Sans entrer dans les détails de la polémique à propos du traité de Brest-Litovsk contre les partisans de la "trahison bolchévique" (cf. par exemple "traité de Brest-Litovsk 1918 : coup d'arrêt à la révolution" par Guy Sabatier, Ed. Spartacus 1977) rappelons que, si "trahison eut lieu", c'était déjà bien avant cette date. En effet le 15 décembre 1917 a lieu la signature de l'armistice avec les puissances centrales (Allemagne et Autriche-Hongrie), le 19 janvier 1918 c'est la dissolution de l'assemblée constituante ... sans citer les mots d'ordre de la révolution d'octobre : "la paix", "le pain" et "la terre aux paysans". Dès lors, afin de rester cohérent, il faudrait que nos censeurs endossent la thèse menchévik de l'immaturité de la révolution prolétarienne en Russie, puisque celle-ci s'est effectuée et maintenue uniquement grâce à la terreur et aux compromis. Pourquoi alors le coup d'arrêt de 1918 plutôt que le jour de l'insurrection (position classique de l'anarchisme) ou plus tard, en 1920-21, Cronstadt...? Une fois de plus ces démocrates ne peuvent concevoir qu'une révolution "pure" dans des conditions idéelles et, par conséquent, en arrivent inévitablement à ne jamais voir de révolution et donc à théoriser -via la production inlassable de la phrase gauchiste et radicale- l'impuissance et la

au prix de concessions, mêmes majeures, soit liquidation de la dictature soviétique dans une "guerre révolutionnaire" suicidaire (mais "justifiée" au nom de la phrase radicale et d'une conformité formelle -car abstraite- au programme révolutionnaire). Ce que mettaient en avant les gauchistes du parti bolchévique c'était l'opposition formelle entre les positions de Lénine, notamment dans les "thèses d'avril", contre le "défensisme révolutionnaire" et celles qu'il prenait pour la défense à tout prix du pouvoir soviétique en 1918. Or, cette "opposition" n'en était pas une car la petite différence qualitative résidait justement dans le fait qu'en 1918 il s'agissait de défendre le pouvoir ouvrier alors qu'en 1917 il s'agissait de préparer la destruction du pouvoir bourgeois. Toute la question de Brest-Litovsk tourne autour de cet enjeu, la défense, même au prix de concessions immenses à l'ennemi, du pouvoir soviétique (ce qui se joua également lors de la tragédie nécessaire de Cronstadt en 1921). Le cadre politique général avait été très clairement tracé par Trotsky dès la victoire d'Octobre :

"Si les peuples d'Europe ne se soulèvent pas pour écraser l'impérialisme, c'est nous qui seront écrasés, cela ne fait aucun doute. Ou bien la révolution russe va déclencher une cascade de luttes en Occident, ou bien les capitalistes de tous les pays vont étouffer notre lutte."

(Trotsky cité par E.H. Carr. La révolution bolchévique. Ed. de Minuit. T.3. P. 30)

Il fallait donc résister à tout prix, ce qui signifiait attendre activement la révolution mondiale et pour ce faire il fallait à la fois obtenir des pays capitalistes belligérants un répit en négociant avec eux et tenter de hâter la chute des gouvernements de ces mêmes pays. Tel était le coeur de l'argumentation de Lénine basée sur la réalité des rapports de force entre révolution et contre-révolution mondiale. C'est pourquoi, face à la signature de la paix de Brest-Litovsk, seule et unique solution concrète pour maintenir le pouvoir soviétique dans l'attente de la révolution mondiale, les gauchistes ne pouvaient défendre que des "phrases" radicales et vertueuses, mais sans aucun contenu opérationnel. C'est contre ce radicalisme de la phrase que Lénine commença la lutte :

capitulation sans combat devant la contre-révolution. Les "il n'y a qu'à" velléitaires et salonnards préfèrent ainsi, systématiquement, à la dure réalité du pouvoir ouvrier, les mythes de la révolution impossible comme du temps de Marx les Gottschalk et Weitling préféraient la défaite sans lutte (déjà l'indifférentisme ultra-gauche) à la lutte même désespérée (cf. Marx et Engels contre les ultra-gauchistes de la Ligue pendant la révolution allemande de 1848).

"Quiconque ne veut pas se payer de mots, ne peut pas ne pas voir que le "mot d'ordre" de guerre révolutionnaire en février 1918 est une phrase creuse derrière laquelle il n'y a rien de concret, rien d'objectif. Le sentiment, les vœux pieux, la colère, l'indignation, tel est le seul contenu de ce mot d'ordre à l'heure présente. Et un mot d'ordre qui n'a que ce contenu, on l'appelle précisément une phrase révolutionnaire" ⁽¹⁰⁾.

(Lénine. Sur la phrase révolutionnaire. Oeuvres T. 27. P. 13)

L'argument des "gauchistes" réside dans l'affirmation de la phrase internationaliste, de la phrase en tant que facteur idéal déclenchant la révolution en Allemagne, passage obligé de la généralisation de la révolution au reste du monde.

A ces arguments Lénine répond méthodiquement :

"Déclarer : "les Allemands ne pourront pas prendre l'offensive" c'était dire par conséquent : "nous savons que le gouvernement de l'Allemagne sera renversé dans les semaines qui viennent". Or, cela nous ne le savions pas, nous ne pouvions pas le savoir, et c'est pourquoi cette affirmation n'était qu'une phrase. Une chose est d'être convaincu que la révolution allemande est en train de mûrir et de l'y aider sérieusement dans la mesure de nos forces par le travail, l'agitation, la fraternisation -par ce que vous voudrez, mais que ce soit du travail. C'est là l'internationalisme prolétarien révolutionnaire." (...)

"Pour aider la révolution allemande, il faut ou bien se borner à la propagande, à l'agitation, à la fraternisation, tant que nous n'avons pas la force de porter ouvertement un coup rude, sérieux, décisif dans un choc militaire ou insurrectionnel; ou bien accepter de porter ce choc en sachant que cela ne profitera pas à l'ennemi. Il est évident pour tous (sauf peut-être pour ceux que la phrase enivre complètement) qu'accepter un important conflit insurrectionnel

⁽¹⁰⁾ Notons au passage qu'en fin dialecticien marxiste, Lénine prend à chaque fois la précaution de préciser la validité de sa critique relativement au temps et à l'espace; "en février 1918", "à l'heure présente", ... C'est pourquoi, dans d'autres circonstances, en présence d'un autre rapport de forces et donc à une autre période, ce même Lénine a appelé et appellera à la guerre révolutionnaire. Cela ne manquera pas de provoquer l'étonnement (si pas l'indignation) des doctrinaires vulgaires et infantiles pour qui l'invariance est celle de la phrase en dehors de tout contexte matériel (cf. notamment la directive du déclenchement de la guerre révolutionnaire, lancée malheureusement trop tard contre la Pologne à la fin de la guerre civile).

ou militaire alors qu'on ne dispose manifestement pas de forces suffisantes, qu'on n'a manifestement pas d'armée, c'est se lancer dans une aventure qui loin d'aider les ouvriers allemands, rendra leur lutte plus difficile et facilitera la tâche de leur ennemi et du nôtre".

(Lénine. Idem. PP. 16-17)

Mais la gangrène de la phrase gagne la majorité du parti, allié de surcroît à l'autre parti gouvernemental, les socialistes-révolutionnaires de gauche.

"Je me suis efforcé jusqu'à présent de persuader le parti de combattre la phrase révolutionnaire. Je suis désormais obligé d'agir ouvertement. Car, hélas! les pires de mes prévisions se sont réalisées.(...)"

"Seule une phraséologie effrénée peut pousser la Russie à faire la guerre dans de telles conditions, en ce moment; et il va de soi que, pour ma part, je ne resterai pas une seconde de plus ni dans le gouvernement ni au comité central de notre Parti si la politique de la phrase devait prévaloir.(...)"

"Que chacun le sache : quiconque est contre la paix immédiate, fût-elle extrêmement pénible, travaille à la perte du pouvoir des soviets. Nous sommes obligés de passer par une paix pénible. Elle n'arrêtera pas la révolution en Allemagne et en Europe. Nous allons nous attacher à former une armée révolutionnaire, non pas avec des phrases et des exclamations (comme ont prétendu la former ceux qui n'ont rien fait depuis le 7 janvier, même pour tenter d'arrêter nos troupes en fuite), mais par un travail d'organisation, par l'action, par la création d'une armée solide, populaire et puissante."

(Lénine. Paix ou Guerre? 1918. Oeuvres. T. 27. PP. 33,34,35)

Lénine utilise un argument tactique fondamental :

"En concluant une paix séparée, nous nous libérons autant qu'il est actuellement possible des deux blocs impérialistes en guerre; en utilisant leur hostilité réciproque, nous utilisons la guerre, ce qui rend difficile une entente dirigée contre nous."

(Lénine. Thèses sur la question de la conclusion immédiate d'une paix séparée et annexionniste. Cité par Carr. P. 59)

Enfin, c'est la rude réalité de l'attaque allemande qui va obliger le pouvoir soviétique à signer la paix en faisant basculer le rapport de forces à l'intérieur du parti (changement de position de Trotsky et de ses amis redonnant la majorité aux thèses de Lénine). Ainsi les thèses gauchistes se voient infirmées du fait de l'attaque allemande et de l'inexistence de toute réaction prolétarienne (base de l'argumentation des tenants en ce moment de la guerre révolutionnaire). Comme le note très justement E.H.Carr :

"Lénine, qui insistait sur la nécessité d'une défense nationale, était bien loin d'abandonner la révolution mondiale; en fait, il en faisait le but suprême de sa politique".

(Idem. P. 67)

Ici encore la tactique de Lénine s'affirmait en dernière instance comme la seule solution concrète allant dans le sens de son but ultime, la révolution mondiale, alors que les gauchistes au nom de la défense en paroles de la révolution mondiale, bradaient et mettaient définitivement en péril l'avenir de celle-ci. La déclaration du Parti pour expliquer sa décision était limpide :

"En défendant le pouvoir soviétique, nous apportons l'appui le meilleur, le plus fort, au prolétariat de tous les pays dans sa lutte plus difficile, plus meurtrière que jamais contre sa propre bourgeoisie. Rien ne pourrait actuellement porter un plus grand coup au socialisme que la chute du pouvoir soviétique en Russie". (Idem. P. 68)⁽¹¹⁾

⁽¹¹⁾ Il faut faire preuve de la mauvaise foi crasse des anarchistes et autres démocrates pour voir une "continuité" entre cette position de Lénine en défense de la révolution mondiale et celle, dans un contexte absolument différent de défaite de cette révolution mondiale, de Staline défendant la "patrie socialiste" en tant que construction du "socialisme en un seul pays". Le simple fait de mettre en parallèle ces deux positions matérialise la méthodologie de l'historiographie bourgeoise, qui compare des citations indépendamment de leur contexte pour justifier la thèse arbitraire de l'identité entre la politique de Lénine et celle de Staline; ceci constitue en fait la légitimation par tous les démocrates de la prétention stalinienne de la continuation de la politique de 1918 et celle de 1927. Les démocrates anti-staliniens sont ainsi les meilleurs défenseurs de la plus grande mystification de l'histoire contemporaine, pour laquelle, comme le proclament tous les staliniens, il y aurait un prolongement entre la politique de Lénine et celle de Staline. Par conséquent l'ultra-gauche n'invente rien de nouveau, elle fabrique simplement la caution théorique pseudo-radical de toutes les classiques critiques menchéviques et autres (cf. par exemple la "redécouverte" des S.R. de gauche) ayant pour but

Lénine va tirer, en conclusion de ce débat, des leçons méthodologiques fondamentales quant à la compréhension de ce qu'est la tactique révolutionnaire.

"Il ne faut pas réduire à une phrase vide de sens le grand mot d'ordre : "nous misons sur la victoire du socialisme en Europe". C'est la vérité, si l'on ne perd pas de vue le long et difficile chemin de la victoire définitive du socialisme. C'est une vérité philosophique et historique, si l'on embrasse dans son ensemble "l'ère de la révolution socialiste" mais toute vérité abstraite devient une phrase si on l'applique à n'importe quelle situation concrète. Il est indiscutable que "l'hydre de la révolution sociale existe en puissance dans chaque grève". Mais c'est une aberration de croire que toute grève peut servir de point de départ à la révolution."

(Lénine. Une leçon dure mais nécessaire. 25 février 1918. Oeuvres. T. 27. P. 60)

Ainsi se conclut l'exposé de quelques acquis politiques essentiels hérités d'Octobre '17. Dans la prochaine partie de cette étude nous envisagerons les acquis "matériels" tout en répétant qu'il s'agit là d'une séparation didactique, facilitant l'exposé de notre propos. Acquis "politiques" et "matériels" s'enchevêtrent inmanquablement, tout acquis "matériel" s'inscrivant dans une compréhension pratique et concrète du programme révolutionnaire, tout acquis "politique" s'exprimant au travers de faits matériels.

(à suivre...)

d'attaquer la réalité de la dictature ouvrière du temps de Lénine. Le parallélisme entre certains textes de Kautsky tel "Le bolchévisme dans l'impasse" (1930) et leurs élucubrations actuelles est, en ce domaine, frappante.

*

*

*

